

LES VAGANTS

Dramaturgie poétique

Entre dire théâtral et dire poétique pur, Les Vagants se veut comme la dramaturgie d'un texte poétique (à quatre voix), inspiré par la figure emblématique de ces clercs itinérants qui, au Moyen Age, incarnaient pour tous cet état essentiel de l'humain qu'est l'Errance (une tradition perpétuée jusqu'à nous, entre autres, par les moines « gyrovagues » du christianisme oriental). Il s'agit là d'être démarrés, sans attache et comme « effacés » : d'exilés exemplaires (au sens où l'entend aussi l'Ancien Testament), dont la mission première est de rappeler à tous les « installés » qu'ils rencontrent en chemin que l'humaine existence n'est jamais qu'un Voyage (Baudelaire ne dira pas autre chose).

La pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre de XXX, en XXX, dans la distribution suivante :

VOIX d'HOMME I : Jean Gillibert.

VOIX d'HOMME II : Marc-Olivier Sefiha.

VOIX de FEMME I : Louise Guizerix.

VOIX de FEMME II : Antoinette Surun.

Ces « voix » ne sont pas à proprement celles de « personnages ». On peut les confier à des acteurs de tout âge.

Lors de la première représentation, les acteurs qui se partageaient les rôles étaient vêtus de costumes sobres. Le mieux est de s'en tenir à des ensembles proches de la tenue de ville pour les hommes (tuniques et pantalons en tissus unis) et à de très simples robes longues pour les femmes.

La scène, privée d'éléments de décor (les acteurs se tiennent debout) est un espace nu éclairé à giorno. Les jeux de lumière – et, de même, le « jeu » des acteurs – sont réduits au minimum. Au début et à la fin ainsi qu'entre chaque épisode ou sous-épisode, un danseur (lors de la première représentation, le rôle était tenu par XXX) improvise très librement à partir de ce qui va être dit ou de ce qui vient d'être dit. Il est accompagné par une musique qui, elle aussi, va puiser librement son inspiration dans divers domaines : Alain Kremski, pianiste et percussionniste intervenant sur scène, avait, la première

fois, partagé ses interventions entre le répertoire de piano romantique allemand (Schumann, Brahms...) et des improvisations rythmiques réalisées à l'aide de plusieurs batteries d'instruments à percussion asiatiques (Tibet, Japon, Indonésie). Les pièces musicales choisies doivent s'accorder au climat général du texte, qui est celui d'un rituel que l'on peut qualifier d'initiatique.

I. LES DIVAGANTS

Les quatre acteurs entrent en scène (ordre indifférent) et prennent place : suffisamment loin les uns des autres pour ne pas gêner l'évolution du danseur. Le musicien fait à son tour son entrée et s'installe à l'écart. Musique et danse. Puis le texte :

VOIX D'HOMME I :

Mais qui veut s'embarquer avec nous, les vagants, les divaguants ?

VOIX D'HOMME II :

Hargne ! Hargne !

Revigore, mort à vif !

VOIX DE FEMME I :

Nimbe,

Sable de mort !

VOIX DE FEMME II :

Dites à tort :

« Douleur épine ! »

VOIX D'HOMME I :

Je descends, je descends,

Inapte au respir

Des roses vicieuses.

VOIX D'HOMME II :

La nuit marche sur la nuit chauve

Et dit merde au barde du Très-Haut.

VOIX DE FEMME I :

Les poules qui ont pondu

Chantent très longtemps après : pour quel œuf ?

VOIX DE FEMME II :

Tout petit poisson le sait :

Pourquoi mourir ?

VOIX D'HOMME I :

Voix blanche,

Rire jaune,
 Peur bleue,
 Colère écarlate...
 Découleuvrez-vous, mes couleurs !
VOIX DE FEMME I :
 A mes soldats endormis
 Je rêve
 En pure perte !
VOIX DE FEMME II :
 Échappe !
 C'est fini
 L'amorce...
VOIX D'HOMME I :
 La passion de l'heure
 S'ébroue :
 Giboulée de merles.
 Un vieil homme
 Resserre un boulon.
 Sera-t-il digne
 Quand il devra se taire ?
VOIX D'HOMME II :
 On n'a rien fait,
 Tapis dans un souffle.
VOIX D'HOMME I :
 « Assez que d'être ! »
 A dit le pacte sombre,
 Le grand serpent,
 La face d'ombre.
VOIX DE FEMME I :
 Un sac se gonfle et s'essouffle,
 Plat, plat, plat
 Comme un suicide.
VOIX D'HOMME II :
 Le vent du futur
 Me pète au nez.
VOIX DE FEMME II :
 Saute un peu,
 Singe et pas riche !
VOIX D'HOMME I :
 Sur la tombe, un glaviot
 Non, un glaïeul (*prononcer « glaiïol »*).
VOIX D'HOMME II :
 Quand ta savate
 D'épouse

Jalouse

Rêvasse...

C'est vache !

VOIX DE FEMME II :

« Quand donc la merde s'en reviendra » ?

Soupire la tinette !

VOIX DE FEMME I :

Ah, ça ira,

Ça ira,

Hiroshima !

VOIX D'HOMME II :

La joie baisse les épaules

Et fond.

VOIX DE FEMME II :

Le pin est un sourcil tout droit

Dans le ciel.

VOIX D'HOMME I :

Tu rêvais

Le gingembre fendu

On aurait dit :

« Veut tout manger ! »

VOIX DE FEMME I :

Vous, les vagants,

Dites un mot pour me sauver,

Un mot qui ne se retourne plus

Contre lui-même,

Un mot-prophète

Qui ne dise

Que ce qui me quitte !

VOIX D'HOMME I :

Quand il a retiré le couteau,

La tempe gauche a saigné,

Et le carnage a commencé.

« Tu joues la fille de l'air ! »

A dit le tueur

– Même naïf, c'était bien un démon –

D'une voix qui se crevait de rire

– Ne soufflait mot, le sujet...

« As-tu des nerfs de tigre ? »

M'a dit le commandant.

« Qu'on aille chercher le dépeceur !

Qu'il lui taille le cuir !...

Vous savez, comme la neige entre les doigts,

Et qu'on l'éponge à froid ! »

Moi, le sujet...

– Même naïf, j'étais bien un démon –

J'ouvris mon cœur moi-même.

Oui, le cœur lui-même fut arraché.

« Voilà assez longtemps que je le traîne avec moi ! »

VOIX DE FEMME I :

Des soirs de synagogue, c'était gala !

VOIX D'HOMME II :

Je ris, je ris...

Passe à Satan,

Mon rire est fou.

Narcisse ou bien minuit ?

Le temps qui bout

Me fait la peau.

VOIX DE FEMME II :

Quand le monde vivait encore

On ne l'apercevait pas,

Il y avait des regards lourds

Et bitumés,

Il y avait bouche de paille

Qui ne pouvait crier.

VOIX D'HOMME I :

On se croit homme dans la veine du marbre...

Mais on bouge à peine,

Comme un cygne sous le casque.

VOIX DE FEMME I :

Couvrez-moi d'excrémations de cendres,

Bénissez-moi !

Eaux croupies de pisse froide,

Baignez-moi de malheur :

Je suis tout à moelle osseuse.

VOIX D'HOMME II :

Accord parfait

Ou bien cluster ?

Rivage ou bien lointain ?

Pacte dur ou lâcher-prise ?

J'ai choisi un aigle

A l'heure d'un garçon.

VOIX DE FEMME II :

Girouette, fais ratata,

Rote au vent

Tu rouilles !

VOIX DE FEMME I :

Des lèvres s'entretuent sur d'autres lèvres :

Trompette casse-glace,
 Ma voix dans deux ans...
 Une ruine qui raille,
 Des ongles où la mort plane...
 Une obole !

VOIX D'HOMME I :

Rose blanche,
 Ô Patria mia !

VOIX D'HOMME II :

Les jambes de Jésus sont nacrées sur la croix.
 Elles marcheront dimanche.

« Carat, combien de carats ? dit Jésus

Me donnerez-vous si je marche ? »

« Miracle ! Jésus est resté sur la croix ! »

VOIX D'HOMME I :

Mon p'tit soldat,
 Il fait bon vivre

L'inexistence

Et mendier Canaan !

VOIX DE FEMME I :

Spectresse, tu déchirais la lune.

VOIX DE FEMME II :

Les femmes de Nazareth

Qui vont à la fontaine

Reviennent où boit Jésus.

VOIX D'HOMME I :

Sur la route des morts, j'ai croisé des enfants

Qui partaient pour la tombe, tombe, tombe !...

VOIX DE FEMME II :

Mais quel âge avais-tu

Quand tu berças la mort ?

VOIX DE FEMME I :

Les lèvres crispées de Dante.

VOIX D'HOMME II :

La femme ou l'hommesse ?

VOIX D'HOMME I :

Dis-moi, ô Seuil,

Si la douce est ici !

VOIX D'HOMME II :

Faites la blonde,

Petites filles rondes.

VOIX DE FEMME I :

Enfonçons

Les aiguilles du son

Dans le tympan des petits nourrissons.

Canassons

Les moissons.

Caveçons et Caleçons

Dans les maisons.

Vérifiez les soupçons

Dans les prisons.

VOIX DE FEMME II :

Chiures d'oiseaux sur têtes de cadavre,

Poitrail ensanglanté des lions.

VOIX D'HOMME I :

Tandis qu'un seau monte plein de mes larmes,

Un autre seau descend plein de mes larmes :

C'est moi le puits.

VOIX D'HOMME II :

Balance-toi, gentil charlot,

Que j' te ramène

A la maison !

VOIX DE FEMME I :

La vie haut-bandée,

Les seins ramifiés...

Mes mains à l'esprit mince

Sous un ciel de Bible.

VOIX DE FEMME II :

Je vais à la messe

Me mettre à plat

Dans une hostie

Azyme ! azyme !

VOIX D'HOMME I :

Des fureurs liliacées...

« Quand même, tu aurais pu couper les jambes des poupées ! »

A dit ma mère.

VOIX D'HOMME II :

Un pet de coton...

Il embarre

Le trimuscule...

Un oiseau de passage,

Un tout petit pet d'aile.

VOIX DE FEMME II :

Le corbeau a babillé

Le fromage est tombé.

Poularde et balise !

VOIX D'HOMME I :

Une très grosse queue de guerre

Un très ample vagin !
 Quoi ! Kékséksa ?
 On dit : « Ceinture profonde »,
 On dit : « Fusil ballant »,
 On dit : « Verge loufoque »...

Non, bite en train !

VOIX DE FEMME I :

La poule avale des cailloux
 Pour son gésier :
 Courroie de manducation,
 Machine à clous !
 A la vie, Toute !

VOIX D'HOMME I :

J'aime les vieilles femmes
 Qui me distinguent,
 J'aime les jeunes gens
 Qui me croient « dingue ».

VOIX D'HOMME II :

Tu as joué du piano,
 Tu as chanté,
 Tu as coassé
 Comme une vieille rate :
 C'était laid à pleurer...
 A toi, je me suis avarié !

VOIX DE FEMME I :

J'ai regardé tes yeux,
 J'ai vu mes yeux.
 Tu as regardé mes yeux,
 Tu as vu tes yeux.
 Qu'avons-nous vu ?

VOIX D'HOMME I :

Ne réponds plus :
 Soupir de larme...

VOIX D'HOMME II :

S'étriper l'esprit.

VOIX DE FEMME II :

La vie légère :

Coq de pointe.

VOIX DE FEMME I :

Qu'est-ce qui s'égoutte ?

La guerre.

VOIX D'HOMME I :

Je les ai vues se baigner dans le fleuve,
 Leurs seins gorgés d'eau :

Elles se lavaient l'âme en douce.

VOIX D'HOMME II :

Le curé au catéchisme
S'est foutu le doigt au cul...
Le doigt dominical.

VOIX DE FEMME II :

L'homme hautain
Du haut de ses échasses
Est satisfait :
L'os tient bon.

VOIX DE FEMME I :

Fleuve du ciel,
La mer sans chemin
S'y mire...

VOIX D'HOMME II :

Un dé, mon ange,
En l'air est lancé.
Il retombe à l'asile...
On dit que c'est l'automne.

VOIX DE FEMME II :

Rupture de digue
Du barrage de l'homme.

VOIX D'HOMME I :

Vous, les morts, vous remontez le temps,
Mascaret de ces voix
Désespérées
Que vous prenez le soir quand vous montez vers nous.

VOIX D'HOMME II :

De qui ? de quoi ?
Le curé quitte sa soutane,
Il a maintenant une veste comme moi.
A quand, son sexe, le découdre ?

VOIX DE FEMME I :

L'empeigne
De toute éternité !

VOIX DE FEMME II :

Le dieu de mort
N'est jamais nu
Mais découvert.

VOIX D'HOMME I :

L'omble
Dans le lac
Se cache sous la lune.

VOIX D'HOMME II :

Va vomir
 Derrière le filet
 De maille-mort,
 Mon doux Zéphyr.
VOIX DE FEMME I :
 Mort, tiens ta cour,
 Je suis malheure !
 Le pourchas des nymphes...
 Même à Auschwitz ?
 Rigole, malédiction !
VOIX DE FEMME II :
 Voici, voici les chaudrons,
 Les chaudrons bossus...
 Les crânes des derniers morts
 S'y sont cognés...
 La mort s'encuivre !
VOIX D'HOMME II :
 C'est du tonneau qu'est tiré le vin,
 C'est du vent qu'est tiré le sang.
VOIX D'HOMME I :
 Je ne parle que si l'on m'adresse la parole,
 Je suis un fantôme
 Tapi dans le secret des eaux.
VOIX D'HOMME II :
 Ô douleur épine...
 Sans voix, souffrir !
VOIX DE FEMME I :
 Elle goûta la mort
 Une nuit tiède.
VOIX DE FEMME II :
 « Je n'avais pas d'eau pour faire la pâte
 J'ai pissé dans mon torchon,
 La pâte a levé »,
 A dit la femme au torchon.
VOIX DE FEMME I :
 Ici, c'est plus que l'enfer que tu crois !
VOIX D'HOMME II :
 Et puis il y a eu des paroles encore vives,
 De grandes porteuses de secret.
 Et puis la crête d'os a craqué
 Là-bas dans les camps des pontifes.
 C'était, tout frêle mais formidable,
 Le cri du dernier barbelé
 Où se crochait la mort.

VOIX DE FEMME II :

Je vous attends, mes vagants,
Comme on écoute fumer des harengs.

VOIX D'HOMME I :

Adagio, fiasco, Santiago...
Échauffourée,
Chat fourré...

Il n'y a qu'à bien se tenir !

VOIX D'HOMME II :

Qui a frappé de verges
Le derrière du Roi nu ?

VOIX DE FEMME I :

Mélancolie sonne
L'haleine d'un serpent.

VOIX D'HOMME I :

Je ne connais pas de raison
Au fonds de ma douleur...
La pluie ne cesse de tomber,
Lente, lente, à gouttes lentes.
Est-ce cela, raison de ma douleur ?

VOIX DE FEMME II :

La verge des morts :
L'inattendu !...

VOIX DE FEMME I :

Trois tilleuls argentés
Dévorent ma fenêtre.

VOIX D'HOMME I :

L'œil fertile !

VOIX D'HOMME II :

La mort sur le visage
Poudre le masque.

VOIX DE FEMME II :

Le fil à plomb
Derrière les siècles.

VOIX D'HOMME I :

J'ai tué un oiseau blanc.
Une flaque de sang...
Je n'ai plus tué d'oiseau.

VOIX D'HOMME II :

Plus loin qu'un dieu : pire !

VOIX DE FEMME I :

Après la venue de la mort
Je ne chanterai plus.

VOIX DE FEMME II :

Qui eût cru que toute vie qui coule
Se dise encore vierge éculée ?

VOIX DE FEMME I :

Ce qui m'est révélé

Est infaillible

La mort ?

Mais c'est le mort qui parle ainsi.

VOIX DE FEMME II :

Le hasard se résorbe

Comme un fil dans la plaie.

Qu'as-tu fait, pauvre con ?

On t'avait dit que le beau est inusable...

Ah, la malice !

Tes muscles en arc-en-ciel

Ont-ils rythmé le reître

Et le cri ?

Et la nuit amassée

A-t-elle été brandon du cœur ?

Pauvre résine !

Pauvre gésine !

VOIX DE FEMME I :

C'était l'année de l'âme !

Mise au pas.

Interlude – à l'issue duquel la seconde voix d'homme « récite » le texte qui suit comme un « poème à l'intérieur » du poème, après en avoir énoncé le titre :

Au plus fort cavalier

Le grand souci d'antan,
La haine cordiale des jours...

Cavalier, passe,
Tu ne m'emportes pas !

Je ne veux pas plier genoux.
Présence m'a-t-on dit d'une absence de rose
Mais quand même l'hiver est incolore
Et les fleurs à crier gare ne sont que vieilles nippes.
Cavalier passe,
Tu ne m'emportes pas !

La terre se croyait seule
Entre la mer et le ciel

Elle œuvrait de son mieux
Pour qu'un homme demeure.

Un temps : interlude (danse et musique). Puis la première voix d'homme reprend la parole :

VOIX D'HOMME I :

Et l'homme, lui, qui vague et divague,
Qu'en faisons-nous ?... (*Un temps.*)
Il croyait avoir trouvé son tournoiement de Gyre...
L'était étourdi d'une promesse de Grande Année.
L'homme : moi, le sujet, bien plus que le sujet,
Ma joie insupportable a brisé mes épaules.
Je reste sans nature et sans voix.
Cavalier, tu n'étais que vue cavalière !
Tu peux pleurer, tu as passé,
Je ne t'ai pas suivi...
Je suis resté sous l'escalier
Et tous les jours de gloire ou de misère
Je les entends monter les marches :
Les hommes de lignage, les hommes de guignol,
Les hommes demi-songes comme des fouines...
Et ils montent, les morts du Trou,
Et ils descendent, assassinés.
Et moi, toujours dans la terreur du temps,
Je ne te croise plus, cavale de mes nuits.
Le mort suprême, celui qui saccageait
Mon cœur à prendre... a bien passé.
L'invention superbe
Des antiques musées, le bronze et l'olivier
Ou pire encore, la belle pensée
Où l'homme croit boire l'or dans la coupe,
La pensée qui chante... la pensée qui danse...
Je leur ai dit non, et non aussi à la corruption de la conscience.
Je ne suis ni loque, ni vieil homme, savez-vous,
Mais ville sainte : Jérusalem ou bien Byzance.
Je me laisse glisser tout pâle au mystère
De ma niche – de mon bocal.
Oui – j'ai l'air d'un poisson, bien sûr,
D'un chien noyé.
L'existence ordinaire !
Je ne m'appelle plus, je ne sais plus rien d'autre.
Le sang, le feu, la carcasse, je suis.

Obscurité.

II. VAGUER LE TEMPS

Lumière. Les acteurs sont à la même place, mais chacun apparaît enveloppé d'un voile.

VOIX DE FEMME I :

Un mort se meurt, appelle un autre mort.
 Au soir de mes novembres il revint me hanter.
 Il aspirait à vivre de ma mort – il m'incubait.
 Moi le condamné, le même, enchevêtré au temps,
 Martin Luther King ou un certain Jésus :
 « Je viens seulement pour démolir un mur :
 Celui que l'on appelle le Rempart aux Cadavres...
 Dis-moi depuis combien de millénaires
 Fut érigé ce mur de nos pensées coupables ? »

Arrivera-t-il, le règne où il n'y aura plus de morts...
 De ceux qui s'abreuvent de fiel,
 De la vie des vivants, du grain de leur fureur ?
 Mais le règne des morts qui sèchent
 Comme des bouses de vaches, douces et suppliciées ?...

Sur des lèvres plus lisibles que des livres
 Je lirai les vraies braises des baisers
 Que des anges sauvages brassent dans des cuivres.
 « Qu'est-ce qui te ramène, dernier mort des mourants ?
 Et nous veux-tu, voraces, brûleries et laves ? »

Bombance d'un néant,
 Je m'étais trop jeté
 Toujours trop en avant dans le temps et la fosse...
 Et toutes ces femmes vagantes dans leur ronde
 Qui lapent l'eau stagnante.
 Et toutes ces images au creux des bombes
 Qui ne cessent de dire « Va, je ne suis pas toi ! »

Ça n'a été si vite qu'à bout portant, la mort !
 Elle a remué la boue, pissé le sang.
 L'oreille a trop voulu capter le sens,
 Le sens a trop voulu casser la nuque.
 Lui, le tout-fait, le sens m'a hurlé à l'oreille :
 « Vois ton père, ta mère, dans le cadre, sur le meuble,
 Embrasse-les ! »

Mais moi, je me suis dit : Qu'ils pleurent !
 « Mets tes mains sur ta tête, offre-toi prisonnier.
 Bombe le torse, tu vis une agonie.
 Pied à pied ! »
 Une tulipe flanche, pétale sur pétale,
 Comme une cendre qui frissonne,
 S'écrase et peut-être – on ne le saura jamais – s'éteint
 Quand elle tombe à terre.

Écoute !

VOIX DE FEMME II :

Va plus vite que l'air,
 Adorable chanteuse,
 Caresse les tuiles de l'écoute !
 Que ta voix cherche pluie, son épaule,
 Et que mouillée de pleurs
 Elle inonde les vitres
 Des fenêtres qu'on a fermées
 Pour mieux t'entendre.

L'élan était dans ta bouche
 Il allait vers l'amour et la mer,
 Il fusait de ta bouche
 Et la mer fut profuse dans la mienne.
 Et quand ce fut à marée basse,
 A la morte-eau,
 De nouveau le feu, ta voix sept-épées
 De sept siècles pour le moins
 A chanté l'indomptable.

Amatis

VOIX D'HOMME II :

Je n'ai pas fini de descendre
 Le long de notre étreinte.
 Le simple, le soleil,
 Ton ongle qui flamboie,
 Ta bouche endolorie
 N'en ont jamais fini de naître.

Traverser seul la terre...
 Il m'a fallu plier les reins
 Par-dessous la pluie d'or.

Au-dessus de la nuit, il y a Dieu
Qui parfois la déchire.

Vivre est un métier, son ordre est un mystère,
Sinon le nuptial – et le baptême –
N'échapperaient pas à la rafle des jours
Et je mourrai, mon Ange,
Percé de ton regard qui m'aurait dépeuplé.

Mais je serai bien ivre quand je serai bien mort.

Éclipse

VOIX DE FEMME I :

L'écho étouffé des villes oubliées !
Plutôt que de mettre la table, envoie un messenger
Et prie l'hôte inconnu de s'asseoir avec moi.

Ce qu'on peut voir, alors on peut encor le taire :
Cela luit seul au bord des lèvres....
Nous échangerons des paroles hantées
– Avec poussière d'os –
Qu'on ne rougira plus de dire.

Mais lui, l'Ange, fait signe d'être éphémère.
Adieu, beau partisan, entremetteur,
Bel au-delà qu'il berçait dans ses ailes.

As-tu chanté – assez bien –
Le sang des voix migrantes qui prend d'assaut les veilles
Des villes, oui des villes où l'on s'oublie ?

Suis-je si seul, monde ancien, maintenant que tu m'as quitté
Et que je me regarde et n'entends plus que moi ?

Va l'amble

VOIX D'HOMME I :

Le bois du vieux piquet qui parque les moutons
Est intact, chauve et gris.
Il demeure et m'étonne comme à propos de rien,
Son tourment est caché.

Est-ce l'étreinte ligneuse, oui, la dure éternité ?

A force de se voir si tracé, si près du pur,
 Ce songe de biais
 Qu'est toute nostalgie ne se souvient plus des feuilles et des fruits
 Qu'il a portés.
 Il a même oublié l'arbre, son père,
 Il est acte souverain,
 Il a tété la foudre !

Et maintenant, sans coup férir, il traverse mon cœur.
 A-t-il temps de m'aimer
 Dans le lit sec de mon peuple ?
 C'est étrange, il ne m'est pas familier :
 Ni soldat, ni funèbre, ni natif – il est sans graisse –,
 Est-ce déjà la version de l'autre côté ?

Pauvre avec lui, tous deux, moi et lui, les bergers,
 Paisons nos moutons.
 Eux aussi... Les bergers avec moi
 Brûlants de nos partages
 Allons l'amble.

Naguère s'est éteint

VOIX DE FEMME II :

Nous vous avons pleuré au-delà de l'espoir...
 Tout autant oubliés,
 Oiseaux encore en vol,
 Vous avez taché la nuit, la tache grise miroirs...

Vous, les morts : d'abord un nom, une eau qui monte, l'avant-veille...
 Veillée des morts...
 Il ne vous reste plus qu'à bruire, vivier du fond des âges.

Ne craignant plus le vent, vous êtes venus dans mon lit
 Simplement pour mourir.

Vous vous déplacerez comme des arbres soudés, mains dans le ciel,
 A vos pieds, la terre juste en dessous, quand vous l'avez quittée,
 Et puis très en dessous
 Le pas des morts, ras le silence,
 Si bas... si bas : qu'est-ce qu'ils disent ?

Vous veillerez sur nous

Et vous vous tiendrez derrière nos mensonges,
Combattants, les derniers.

Le guet

VOIX D'HOMME I :

Paix, là, ce soir ! Et s'il faut que s'ouvre la barrière mystérieuse
Quand ma mère aura disparu derrière la haie d'épines
– Sa main happée – avec ses baisers qui portaient au sommeil,
C'est comme un druide couvert de flammes et comme un charlatan,
Bravache aussi, que j'apparaîtrai,
La main sur la couture de la peau du monde.

J'ai perdu connaissance quand le guet s'est avancé sur la terrasse
A pas évanescents : « Regarde, elle a fuit, l'espérance ! »
Cette femme que tu échelonnais dans ta marche
Diffuse maintenant dans le ciel une offrande,
Un mérite d'absence : l'élan qui va plus loin que l'œil !
Deviens un prêtre avec des couronnes de vent
A travers les branchages...
Chante avec des trous l'orgue des deuilants !

« Oui, mère, tu peux garder le soleil peint sur tes lèvres,
Chiffon ou parchemin, bouche mère amère...
La ville a respiré, ahane au loin.
Restons pauvres tous deux, sachons notre futur.
Les forêts par-devers nous s'élancent et consentent à s'ouvrir.
Personne n'est autre que nous. Appuie-toi sur mon ombre
Afin que je sois semblable à toi...
Tu hausses les épaules – ne me crois-tu pas ?
Souris à cet inattendu. »

Il arrivera bien que certains soirs tu reviennes ivre !
Alors soutiens ton âme, enfant, et souviens-toi des roses
C'était encore la fête, oui, là-bas : quelque chose
Que l'on voyait, soudain, de très près.

Reste à vif quand tu verras entrer les janissaires
Si glorieux d'éventrer la panse des rêveurs
Et de noyer leur sang dans le vin malveillant.
Ne traîne plus, marche encore, ne lasse pas le temps !

« Faut-il qu'à cette fugue, je pense à elle sans ombre ? »
Elle en savait des tas, elle en disait des tas

De brutales histoires.
 Bourreau de morgue, elle mourut plus loin.

Mère du grand savoir
 Dont je battais le linge...

« Je ne veux plus que tu m'aimes maintenant,
 Me dit l'image au guet – celle de ma mère ! –
 Mais moi, je vais errer encor comme un acteur de troupe
 Qui ne sait plus bien son rôle ! »
 Mon père, enfin, qui avait signé ma reddition,
 Il a poussé un cri – étrange beauté de loup –
 Et c'est lui le guetteur et j'étais son paria :
 Guetteur, guetteur près de la ville des morts,
 Avance le réel, un peu de cendres sur ta manche...
 Et sur le mur chaulé fais vibrer la clématite.
 Un enfant fait son entrée
 Et ce n'est plus le hasard,
 Cet espalier du temps...

Pourquoi ai-je cru que chose dite n'était plus, une fois dite ?
 Les mots n'ont pas été toujours aussi puants.
 Ils passent et c'est bien leur péché
 Mais aussi leur audace parce que la bêche est neuve :
 Ils marchent côte à côte et guettent un vœu secret.
 Les mots sont des étoiles filantes.

Qu'est-ce que cet acte mendiant de naître ?
 Nos parents nous ont-ils faits par une erreur des sens
 Ou par désastre :
 Celui du lendemain des mots qui préludent l'étreinte ?

C'est à toi de guetter maintenant,
 Engeance d'âme à âme.
 Passe devant les petits écriteaux, ne les lis pas surtout,
 Marche et guette... d'autres jours, d'autres nuits...
 Jette un œil disert sur mort et sur gésine.
 Si le néant est bien Dieu,
 Au fond de la destruction, cela :
 Le chant, le neuf, la bouche incandescente.

*Le vieil inceste**VOIX D'HOMME II :*

Grand-mère, grand-mère !
 Je dis à tout ce qui a été avec toi :
 « Tombez dans la chaux vive,
 A la cendre ! à la cendre ! »

Que faire avant qu'il meure,
 Le vieux chenapan ?
 Qui est-ce qui monte l'escalier
 Et le dévale tête en bas
 Tête-bêche : toi et moi ?
 Est-ce notre douleur ou la furie du vieux
 En haut des marches
 Avec sa torche levée pour la vengeance ?

Nous le tuons, le vieux, comme un chien étranger,
 Avec un grand poignard que j'ai dans mon sommeil
 Et nous le coulerons dans la bêche de nuit,
 Le jetterons à l'eau bien lourd et bien occis...

Grand-mère, grand-mère
 Ce fut un mauvais coup !
 Il n'avait rien en commun avec nous,
 Le vieil arpent maléfiqueux,
 Le sein glacé, le vieux bougon :
 Dieu qui toussote, bavote, crachote
 Et qui nous haïssait – nous !...
 La mort lui a rendu l'âme exsangue ! Bien fait !

Je vais jouer maintenant entre tes jambes,
 Vieux cul, vieux ciel qui bâille.
 Comme toi j'ai vécu Soixante-Dix
 Et j'ai dix, dix, dix, dix...
 Il est honteux – Seigneur, aie pitié ! –
 De mendier un âge que défont mes baisers.

*Veillée de vieux**VOIX D'HOMME I :*

Tu m'as donné la main, je l'ai donnée au vent,
 Ta main, la mienne, elles ont battu le temps,

Le contrepoint fameux, l'haleine des images...
 Un vin serait-il doux ce soir d'automne ?
 Cela a-t-il un sens ?
 N'est-ce pas déjà merveilleux que ce que nous échangeons
 Nous échappe ?

VOIX DE FEMME II :
 L'instant indivisible !...

VOIX DE FEMME I :
 Tu fus mon aventure,
 L'urgence de nos mains défroissées.
 Le fruit repousse l'arbre qui va pousser le fruit.
 Donne-moi encore ta main que je la cloue au temps ;
 Et nos deux mains fluides,
 Donnons-les à ceux qui vont venir
 Et qui, bientôt, seront nos orphelins
 Avec des peaux plus lisses qui veilleront l'automne...

Debout, une pendule

VOIX D'HOMME II :
 Debout, une pendule
 Se livre nuit et jour comme une prostituée.
 L'ardente pierre-à-son tape sur le doigt des heures,
 Se dit garde-malade : il n'y a pourtant rien à guérir.
 Sonne-t-elle, sourde, jusqu'à l'autre côté ?...

« Hargne ! Hargne ! » se rengorge le dard des heures.
 Adolescente au ventre plat,
 Ame de violon, petite lame dure,
 J'aime cette blanche morte dans sa boîte, debout.

Dans le coffre qui n'ouvre plus les bras
 Elle file de très loin la métaphore d'or.
 Des fantômes branlent du chef
 Et laissent choir leurs petites têtes d'heures.

L'existence

VOIX D'HOMME I :
 Ah, si nous avions pu traverser l'assonance
 Des champs et des garrigues,
 Des flûtes et des collines,

Des fortins et des nuages,
 Nous pourrions aujourd'hui
 Dire au monde : c'est toi
 Le vrai dehors de nous
 Qui existe autant que nous
 Plus que nous – neige et sel...
 Du vrai, du faux,
 De la risée des snobs et des miraculés,
 Des jolies femmes et des hommes émus,
 Des fou rires et des armures,
 Des banquiers et des visages en fleurs...
 Alors le sang entendrait tous les songes,
 Oui, le sang répondrait à l'appel
 Des rôdeurs et des étoiles muettes
 Qu'on appelle souvenirs – oh, les bouches rieuses !
 Cette infinie fatigue du vieux temps de la douve
 Dont nous avons fait emplette en volant à la tire
 Les venimeuses et vieilles affaires de cœur...
 Nos fils, les canaris,
 Sauront-ils plaider
 Au tribunal d'honneur et des dégâts ?
 Défendront-ils nos idées
 De la chance sans canaille ?...

Nous avons eu des ailes puissantes et sauvages
 Et vers la fin
 Nos ailes de poussière
 Se sont brûlé les doigts au soleil de la mort.

Obscurité

III. HAUT LES MASQUES : LA TEMPESTA

Lumière. Les quatre Voix ont caché leurs visages derrière des masques.

Combat de masques. Ils se partagent le texte avec violence, dans un climat où domine l'agitation frénétique. Quelques silences pesants.

Les bouches dévorent bruyamment les mots (manducations, mussitations, déglutitions, cris gutturaux). Il ne s'agit plus ici de « bien dire ». La diction doit se laisser parasiter par tout ce que la bouche, la gorge peuvent produire de chuintements, zézaiements, gloussements, grincements de dents : le corps entier dévient une usine à bruits ! Les voix peuvent s'autoriser le bredouillis, le fou rire, les glossolalies. Le tout sur un ton de persiflage furieux.

La musique (percussion) accompagne cette « tempesta » et la rythme, tandis que le danseur évolue entre les masques.

Mnémone
 Unnone
 Aspirinone
 Lésérénone
 Unnone

Lanabraï
 Misenca
 Lamoragine
 Rubéniré
 Lavi rassérène le 14 jouïyet
 Bhavad Gita
 Gengko biloba

Et schlop ! Et schlopf ! Et schlupf !
 Et schlumz-z-z-z-z !
 Ratapoil
 Paix à toutes les crapules
 Dadu... Bardamu
 Modu... Chodu
 Rasta... quou-ère
 Ouif et saoûlalard
 Vagin d'eau moule
 Mouillerabilis
 Confesouille-à-tribula patibula.
 Gnon ! gnon ! gnon !
 A dit le grognon
 La queue du cochon !

Hop ! Hop ! Hop !
 Lavishola
 Personnalimon du coulis
 Panache... bravache... soutache... moustache... Eustache
 Pistache et Ravach-ol !
 Crustache et panacée
 Barnache et crustacé

Boul ! Boul ! Boul !
 Trompette... girouette... chaussette et galopette
 Crampette d'allumette
 Évacuation ! Étapes du corps !

Mission accomplie
 Gandin

Sagouin... Satin
Carnet mondain
De mon destin

Tubéreuse... bellombreuse... belletaneuse
Tric-sec du triple-sec

Cadavre insalubre
Calabre brûlé
Keksé ? Keksé ? Keksé ?

Rah bertine
Rata Tara
C'est du rata
C'est pas de la merde mais ça viendra !

Ivre de chien
Mine de rien
Farce à la crème
Tombeau chignolle
Race de chameau
Mes roubignolles
Barrigue... bourrique
Hibou, tabou, genou, clou, pou...

Un Cravecin !

Cirrhose, osmose, cosmose et Marie-Rose
Œillère, kifère, corset s' r'seserre.
Méduse, cêruse, chasuble de buse.

Alezan en ballade
Pastiche-caniche
Melléas et Pélisande

Crétin des bois perdus qui se ronge la rate
Écrevisse qui s' dévisse
Phtisie et cornichon
Je baise tes p'tits nichons !

Blastula... glomerula... arbrula.

Roparant
Permanteau

Bêtasse bécasse
 Les gélictueux
 tes à la porte de mon corps !

L'allonde à l'alloinde
 Brinquebuldrikante
 Le rouergue est à rouarghe
 Falomitard
 Légionnaire et croquemitard
 Le corps de fond
 Le corps qui fond
 Le chat-huant
 Du chat puant
 A la persienne
 Qui est rienne

Réorbère panthor
 Pfarrol... direction composante
 Valera et Parnell
 Corgrave a mangé le cœur d'Higgins
 Étriper Pharaon
 Le meurt de vent meurt de soif
 Un crapaud mort d'amour
 Dans quelle fuckerie ?

Feutre et mausolée
 Ah, laissez-moi glisser sur les vagues
 Et secouer mes cheveux pleins de larmes.

(Paraphrasant Yeats :)
 Dans un pré de la rivière
 Épaulé par ta main blanc de neige
 Tu m'intimas de prendre la vie avec aise
 Comme fait l'herbe sur le flanc du talus
 Mais j'étais jeune et fou... maintenant plein de pleurs...

Au bas des saulaies, mon amour, je t'ai croisée,
 Tu passais à travers les saulaies ton petit pied blanc de neige.
 Tu me dis de prendre la vie avec aise
 Comme font les feuilles au bout des branches d'arbre
 Mais moi, jeune et fou, je n'ai pas voulu entendre
 Et maintenant, je pleure.

De ton étreinte
Pas depreinte
Chante cœur lent
Aube de la vraie vie
Les busards
Bordel de ciel
Claquent l'étendard
Et crèvent un nuage amer

(Au danseur :)

Ô araignée longues jambes !

(Avec accompagnement de crécelles :)

Et nous, peaux de lapins, peaux
Avec nos peaux nous peignons le monde,
Des peaux qui lacèrent les aigles du doute...
Non, pas toujours ici sur la terre,
Mais plus encore là-bas...
L'étoile d'un instant !
Écorchés, nous vaguons, nous vaguons, nous vaguons...
Peaux de lapins, peaux !

Tragaldabas
Tyatafia
Multos
Goulot

Genko biloba